

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 27 (1939)
Heft: 111

Artikel: Revue générale : le problème du temps
Autor: La Harpe, Jean de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380356>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE GÉNÉRALE

LE PROBLÈME DU TEMPS

On peut dire que l'une des découvertes de la philosophie contemporaine est celle du temps ; on en parlait comme d'une notion connue qui ne présentait des difficultés sérieuses que du point de vue du métaphysicien. On se bornait donc à le concevoir dans ses analogies et ses différences avec l'espace, négligeant l'analyse préalable des divers aspects du temps. Le meilleur témoignage qu'on en puisse donner est sans contredit la *Critique de la Raison pure* elle-même.

Dans l'*Esthétique transcendentale* le temps est strictement parallèle à l'espace ; Kant déduit les deux concepts pour les rattacher à des formes intuitives, suivant les mêmes rythmes de pensée et suivant les mêmes schémas. Le temps n'est dans l'esthétique qu'un double de l'espace. Par contre, dans l'*Analytique transcendentale*, Kant pose la question, plus actuelle que jamais, du « schématisme des concepts purs de l'entendement », par une véritable intuition de génie. Dans la deuxième analogie de l'expérience, comme quoi « tous les changements arrivent suivant la loi de la liaison des effets et des causes » (*Critique de la Raison pure, analytique transcendentale des principes*, chapitre II, 3^e section ; 3, B en particulier), il établit entre la notion de causalité et celle de temps un rapport très étroit, qui modifie de façon complète la perspective même de l'*Esthétique transcendentale*. M. Brunschvicg l'a montré de façon qui nous semble convaincante : « Le temps dont parle Kant dans la justification du principe de causalité, c'est tout autre chose qu'une forme médiatrice, qu'un instrument de représentation... Un caractère du temps apparaît avec la causalité, qui n'apparaissait pas avec la substance... et c'est le caractère essentiel, l'irréversibilité... Autrement dit la distinction de l'*avant* et de l'*après* ne se ramène pas à un rapport rationnel, à une spécification abstraite : elle implique une hétérogénéité qui a sa racine dans la nature des choses. On touche donc par là à « une donnée irréductible de l'expérience » (1).

(1) *L'Expérience humaine et la causalité physique*. Paris, Alcan, 1922 ; § 131.

Les deux pôles de la notion du temps se trouvaient par là même dégagés, mais de façon presque inconsciente, le pôle par où le temps se relie à la vie psychologique, ou le *temps spirituel*, et le pôle par où le temps se perd dans le devenir du monde, ou le *temps matériel*.

Cournot, dans des pages profondes, disséminées dans toute son œuvre, a repris cette opposition sous une autre forme, à savoir celle entre le *temps historique*, lié à la notion d'événement ou de probabilité, et le *temps uniforme*, qui découle des lois de la physique et de l'astronomie, comme nous avons essayé de le montrer (1). On pourrait signaler chez d'autres philosophes du XIX^e siècle, chez Renouvier notamment, des préoccupations analogues, mais nous n'y insistons pas davantage. Cependant ce ne sont point des remarques de ce genre qui ont éveillé de son sommeil dogmatique le problème du temps, ce sont deux événements : l'un scientifique, soit la théorie de la relativité restreinte, l'autre philosophique, soit l'opposition établie par Bergson entre temps spatial et durée psychologique.

Le *Vocabulaire philosophique* de M. André Lalande distingue de façon judicieuse entre trois sens du mot temps : A) Période qui va d'un événement antérieur à un événement postérieur. B) Changement continu (et généralement considéré comme continu) par lequel le présent devient le passé. C) Milieu indéfini, dans lequel se déroulerait la suite des événements, mais qui, en lui-même, serait donné tout entier et indivisément à la pensée. Le sens A est le plus courant et le plus fréquent, le sens B est l'équivalent de l'idée du devenir et le sens C « peut être considéré comme un élargissement à l'infini du sens A, mais cet élargissement en change radicalement le caractère » ; en effet, le sens A désigne « une période brève ou longue, mais distincte », alors qu'au sens C le temps désigne un « contenant universel », suivant la pénétrante analyse critique de M. Lalande. Tout l'article d'ailleurs est à méditer.

Or, soit au titre de milieu réel chez Clarke et Newton (*sensorium Dei*), soit au titre subjectif chez Leibniz (ordre de succession) et chez Kant (forme *a priori*), ce milieu constituait une sorte de contenant universel et englobait les autres aspects du temps. Pour le physicien ou l'astronome, ce contenant justifiait la foi dans la permanence du « mesurant » ; les principales propriétés de l'espace euclidien se trouvaient par là même implicitement attribuées au temps ; la simultanéité ou la succession des événements étaient choses absolues, puisqu'on n'imaginait pas qu'il y pût y avoir accélération positive ou négative des horloges en fonction de leur vitesse de déplacement.

La théorie de la relativité restreinte étend à la mesure du temps l'idée générale de relativité, qui s'appliquait depuis longtemps aux mesures spatiales ; l'unité de mesure, la seconde, liée au battement d'une horloge, et les unités de mesures spatiales ne sont plus des absolus séparés, du moins dès qu'il s'agit de vitesses considérables approchant la vitesse de la lumière. Dès lors, temps et espace réagissent l'un sur l'autre ; durée physique et dimensions

(1) *De l'ordre et du hasard* (Mémoires de l'Université de Neuchâtel), ch. XI, § 3.

spatiales ne sont plus indépendantes des objets, mais représentent certaines propriétés de ceux-ci.

Donc la relativité, en s'efforçant de définir rigoureusement les conditions physiques de la mesure du temps, ébranlait tout l'édifice des idées reçues sur le temps qui reposait tout entier sur sa définition au sens C.

Or ce réveil d'intérêt pour un problème brusquement découvert, à l'étude duquel on n'était pas philosophiquement préparé, suscita les discussions les plus vives et souvent les plus confuses ; pour ne citer qu'un exemple, on reste à l'heure qu'il est stupéfait de certaines conclusions théologiques que des physiciens anglais tirèrent des découvertes nouvelles.

Signalons à ce sujet deux excellents ouvrages de M. André Metz, ancien élève de l'Ecole polytechnique de Paris. Dans le premier, *Les nouvelles théories scientifiques et leurs adversaires, la relativité* (1), l'auteur discute avec une rare lucidité les erreurs d'interprétation et les conclusions hâtives de plusieurs auteurs de la première heure, MM. Bergson, Nordmann, Maritain, Fabre, pour ne citer que ceux qui ont fait le plus parler d'eux dans les milieux non spécialisés. Le second, intitulé *Temps, Espace, Relativité* (2), intéresse directement les philosophes : « De toute façon », écrit M. Metz, « ce n'est pas au point de vue mathématique que je me place, mais surtout au point de vue des enseignements que peuvent tirer de la théorie d'Einstein la philosophie scientifique et même la philosophie proprement dite » (2). La notion relativiste du temps y est analysée de façon très claire et très précise.

Ensuite, cette même notion de temps au sens C allait subir dans l'œuvre de Bergson, par un retour au sens B, une critique décisive, du point de vue psychologique et non mécanique cette fois. Le sujet est assez connu pour qu'on puisse se contenter d'un simple rappel et ne point s'y complaire avec trop d'insistance. L'idée maîtresse est celle d'une durée qualitative d'origine spirituelle, forme générale de la conscience, distincte d'un temps spatialisé et métrique, produit selon Bergson des découpages de l'action pratique ; temps de rêve d'une part, temps d'action d'autre part. C'est le thème auquel revient toujours Bergson, au fur et à mesure qu'il élargit l'horizon de sa pensée : conscience et durée pure dans les *Données immédiates*, puis soudure de la durée à la mémoire dans *Matière et Mémoire*, puis extension de celle-ci à l'univers dans l'*Evolution créatrice*, prolongement enfin, dans les *Deux Sources*, de l'évolution vitale en un dynamisme spiritualiste qui s'achève dans la vie éternelle des mystiques. Y a-t-il cohérence véritable entre tous ces aspects du temps dans la grande œuvre de celui qu'on pourrait nommer le « Maître du temps retrouvé » ? L'auteur lui-même nous exprimait quelques doutes à ce sujet.

Mais ce qui demeure, c'est que Bergson a, sans aucun doute, attiré l'attention des philosophes contemporains sur les difficultés propres à l'idée du temps ;

(1) Paris, Chiron, 15^e éd., 1926. — (2) Paris, Beauchesne, 1928, p. 6. Cf. notre compte rendu dans cette Revue, 1930, p. 237 s.

il en a découvert le visage changeant et polymorphe aux yeux de ceux qui ne pensaient point qu'il fallût se remettre à pied d'œuvre et tout reprendre dès les fondements.

Ainsi, la théorie de la relativité et le bergsonisme ont, en des sens contraires, — il faut le dire sans hésiter — provoqué la crise du temps et de la durée. Leur mérite essentiel consiste beaucoup plus dans le fait d'avoir reposé un problème à nouveau, d'avoir forcé les philosophes de ce temps à accueillir cette impitoyable critique à l'endroit des dogmes reçus que dans les solutions proposées, si remarquables qu'on puisse les juger par ailleurs.

* * *

La première question qui se pose à l'esprit dans ces conditions est, sans contredit, celle de la genèse psychologique du temps à partir du sentiment de durée.

L'un des efforts les plus remarquables dans ce sens a été accompli par l'un des maîtres de la psycho-pathologie contemporaine, M. Pierre Janet. On trouvera dans un gros volume intitulé *L'évolution de la mémoire et de la notion du temps* (1) l'exposé détaillé de ses vues qu'il a reprises d'une façon condensée dans *l'Intelligence avant le langage* (2). Le temps ressortit, d'après M. P. Janet, non aux conduites primaires qui sont des réactions à l'espace, mais aux conduites secondaires liées à la vie affective ; elles se rattachent à la psychologie de l'effort : actes de démarrage, effort de persévération, conduites de l'échec ou du triomphe ; sur elles viennent se greffer les conduites du récit et de la mémoire. Ainsi le temps s'organise progressivement en structures psycho-biologiques liées à des croyances, pour aboutir aux temps divers des philosophes, des savants et des historiens, puis à des notions comme celles du progrès, de l'évolution et du temps créateur.

M. Janet signale un petit livre de Guyau, aujourd'hui presque oublié, dont il fait grand cas, intitulé *La genèse de l'idée de temps* (1890) ; ce livre eut en effet le mérite de poser le problème psychologique du temps fort étudié maintenant.

Dans un ordre d'idées analogue, les spécialistes de la psychologie enfantine commencent à étudier la genèse de la durée dans la vie de l'enfant. M. Jean Piaget, par exemple, lui consacre un chapitre : le champ temporel dans *La construction du réel chez l'enfant* (3) ; il note six stades et confirme dans les grandes lignes les vues de M. Janet. Mais ce n'est qu'un début et nous attendons avec impatience la suite prochaine de ses études sur cette question.

Une difficulté subsiste : comment passer du temps joué, du temps impliqué par certains comportements (actions téléologiques organisant les moyens en vue d'une fin préétablie) à la conscience du temps proprement dit ? Sur ce

(1) Publié d'après un compte rendu sténographique de son cours du Collège de France par M. EPSTEIN. Paris, Maloine, 1928. — (2) Paris, Flammarion, 1936 ; troisième partie : *Les débuts du temps*, p. 137-235. — (3) Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1937 ; p. 323-354.

point nous nous sentons plus près des vues de M. Piaget que de celles de M. Janet : les comportements temporels fournissent les critères qui permettent de reconnaître un sentiment temporel chez les sujets, fût-il encore très primitif, mais on ne peut en conclure qu'il n'y ait pas une conscience confuse de la durée antérieurement à l'organisation de ces conduites. Faisant allusion aux travaux dont nous venons de parler, M. Poirier, après avoir insisté sur la portée des hypothèses de M. Janet, se demande « comment le temps nous est représenté ; à cet égard, agir, éprouver, connaître, ne peuvent être considérés comme synonymes, et l'on ne peut dire sans quelque paradoxe qu'agir dans le temps, c'est connaître le temps. Nos démarches sont ajustées au temps, mais elles peuvent l'être instinctivement, et nous disons alors qu'elles n'en ont pas conscience ; elles peuvent l'être intentionnellement, ce qui suppose, au contraire, une conscience au moins obscure. C'est donc par une allégorie audacieuse que nous parlons d'éprouver le temps par l'action » (1).

Les psychologues de la forme (*Gestalttheorie*) ont relevé un autre point qui nous semble essentiel pour la théorie du temps, à savoir l'existence d'une « perception originale du mouvement, distincte de celle d'une série de positions d'un corps » (2). La constatation aujourd'hui admise a son importance, car elle fournit aux sentiments temporels une occasion *sui generis* de faire corps avec le monde spatial de la perception. Pour Aristote le temps se ramenait au mouvement ; or on a passé du pôle objectif des choses au pôle subjectif de la vie psychique dans les théories modernes, mais il convient de ne pas exagérer les caractères subjectifs du temps et de ne pas oublier le rôle important que jouent les changements externes dans sa genèse.

Signalons ici le chapitre que le regretté H. Delacroix consacre à la conscience du temps dans le *Nouveau Traité de psychologie* de Dumas (3), où il résume ce qui est acquis aujourd'hui sur la perception de la durée, en particulier quelques pages extrêmement denses sur le problème de la nature psychologique du temps. Delacroix recommande que l'on se tienne « à égale distance d'une figuration excessive du temps par l'espace comme chez Kant, au moins dans l'*Esthétique transcendentale*, et de l'affirmation que le temps et l'espace ou du moins la quantité qui domine l'espace n'ont rien à voir ensemble. La réintégration de la succession dans la durée nous paraît satisfaire à une condition essentielle du problème », ce qui est nettement dirigé contre le *continuum* qualitatif bergsonien (p. 319). On peut regretter que Delacroix n'en ait pas dit plus long en des matières où il était admirablement informé.

On connaît les tendances phénoménologiques issues de l'école de Husserl. Le psychiatre E. Minkowski a tenté une description du *Temps vécu* où il s'inspire à la fois de Husserl et de Bergson, rencontre curieuse de deux influences

(1) R. POIRIER, *Essai sur quelques caractères des notions d'espace et de temps*. Paris, Vrin, 1931 ; p. 57. — (2) P. GUILLAUME, *La psychologie de la Forme*. Paris, Flammarion, 1937 ; p. 89. — (3) Volume V, p. 305-324.

qui s'harmonisent dans ce très suggestif ouvrage ⁽¹⁾. L'auteur tourne résolument le dos soit à la psychologie génétique, soit à l'étude du temps rationalisé ; il s'efforce de décrire les grandes architectures temporelles du passé, du présent et de l'avenir, telles qu'elles s'organisent au cours de la vie de l'adulte, à la lumière de ses observations psychiatriques. Ensuite il consacre la seconde partie de ce gros livre à l'étude des maladies mentales où l'on retrouve l'opposition bergsonienne entre le fixisme spatial et la durée fluide, caractérisant chacun à sa façon certaines dissociations mentales et certains troubles graves. Quelles que soient les réserves qu'il convient de faire, croyons-nous, sur les descriptions phénoménologiques, trop aisément ployables en tout sens, on ne saurait se désintéresser de tentatives pareilles. L'analyse de « l'avenir » est très suggestive et très riche, alors que celle du « passé » nous semble un peu trop étroite. Insistons sur le rôle que M. Minkowski fait jouer aux sentiments d'ordre éthique et religieux, dans l'édification des vastes organisations du temps vécu. De toute façon, l'auteur confirme les résultats de la psychologie génétique par l'importance qu'il accorde aux sentiments dans l'organisation de l'expérience de la durée. On en trouvera un résumé, trop schématique à notre gré, dans les *Recherches philosophiques* (1935-1936) dont nous reparlerons plus loin.

Signalons enfin deux études sur les aspects biologiques du temps qui sont du plus haut intérêt. Lecomte du Nouÿ, de l'Institut Pasteur, a publié un essai extrêmement révolutionnaire intitulé *Le Temps et la Vie* ⁽²⁾. Collaborateur de l'illustre histologiste Alexis Carrel, il a étudié cliniquement le problème de la vitesse de la cicatrisation des blessures en fonction de l'âge du sujet. Des expériences prolongées l'ont amené à découvrir une formule mathématique, construite empiriquement, qui donne l'indice de cicatrisation : « A des âges différents, il faut des temps différents pour accomplir le même travail, la cicatrisation d'un centimètre carré de plaie » (p. 234). L'horloge chimique corrobore l'expérience humaine suivant laquelle « le temps semble s'écouler plus vite au fur et à mesure qu'on vieillit » (p. 237). Temps sidéral et temps physiologique représentent des rythmes de durée extrêmement différents : « Notre durée serait donc dans une certaine mesure indépendante du temps sidéral » (p. 238), ce qui vaut au lecteur les inévitables allusions à la relativité. Si captivant que soit ce petit livre, une difficulté demeure, puisque biologiquement parlant le temps s'allonge, alors que du point de vue de la conscience il tend à se contracter, mais elle ne nous semble pas invincible.

Le philosophe et sociologue belge E. Dupréel, connu par ses travaux sur la théorie philosophique des probabilités, a dessiné « l'esquisse » d'une théorie de la vie, d'inspiration sociologique, dans un article de revue, *Théorie de la*

(1) Paris, d'Artrey, 1933. — (2) Collection de l'Avenir de la Science. Paris, Gallimard, 5^e éd., 1936.

Consolidation (1). Depuis un certain temps, les sociologues ont attiré l'attention des psychologues sur les facteurs sociaux dans la constitution des catégories du jugement ; M. Janet a tiré tout ce qu'on peut actuellement et raisonnablement retenir de ces spéculations parfois téméraires, sinon confuses encore. Mais la théorie de M. Dupréel est l'une des plus suggestives que nous connaissions, surtout en ce qui concerne les consolidés de succession : « Certains ordres de succession ne seraient-ils pas d'abord assurés par une cause extérieure, qui arriveraient ensuite à se soutenir, c'est-à-dire à se reproduire, par un jeu de conditions qui leur serait moins étranger, par une cause devenue, en quelque sorte, intérieure ? » (p. 488). Telle est la question à laquelle M. Dupréel apporte une réponse très séduisante.

* * *

Mais le problème psychologique du temps sous ses divers aspects, génétique, phénoménologique ou social, n'est qu'un des aspects de ce vaste problème. Le même intérêt qu'ont manifesté les psychologues pour le « temps retrouvé », les philosophes l'ont, eux aussi, éprouvé de façon très frappante.

Avant de signaler quelques œuvres maîtresses, indiquons les enquêtes très suggestives entreprises par les philosophes de toutes tendances que réunissent les *Recherches philosophiques* ; celles-ci ont publié toute une série d'études, d'inégale valeur, il est vrai. Le tome II (1933-1934) contient un *Symposium sur le temps, l'être et l'esprit* (2), où nous relevons deux études, l'une de M. A. Rivaud intitulée *Remarques sur la Durée*, l'autre de M. C. A. Strong sur *l'Etre et le Devenir*. Le tome III (1934-1935) contient une étude de M. A. Marc sur *Le temps et la personne* (3), mais ce sont surtout les *Recherches* de 1935-1936 qui font à l'étude du temps une place privilégiée, sous le titre général de *Méditations sur le Temps*. Le « problème du temps » compte trois études de MM. R. Poirier, N. Khersonsky et R. Ruyer ; MM. E. Minkowsky, P. Klossowsky et E. Strauss écrivent sur le temps et la vie ; M. B. Groethuysen et E. Pichon dissertent sur le verbe et le temps ; MM. L. Dumèzil, R. Caillois et H. Lévy-Bruhl (tout récemment décédé) se penchent sur le mythe et l'histoire (4).

Nous n'avons pas l'intention de présenter au lecteur le contenu de ces diverses études, mais seulement d'insister sur l'actualité du problème, puisqu'une publication aussi libre d'allures que les *Recherches philosophiques* consacre aux divers aspects du temps quatorze études en quatre ans. Regrettons seulement en passant que quelques-uns de ces auteurs aient cru bon de parler du temps en un langage trop souvent hermétique ou ampoulé. Un des dangers des études sur le temps est qu'il est trop facile d'écrire sur ce sujet, alors qu'il est si difficile de penser cette notion de façon « claire et distincte », selon l'adage des cartésiens.

(1) *Revue de l'Institut de sociologie*, juillet-septembre 1931, p. 473-530. — (2) Paris, Boivin, 1934 ; p. 19-57. — (3) *Idem*, 1935, p. 127-149. — (4) *Idem*, 1936, p. 1-274.

Mais le type de l'étude écrite de façon hâtive et confuse — il faut bien le dire, si l'on veut être vrai — est le *Temps* de M. M. Souriau (1), d'autant plus que ses deux thèses de doctorat *La fonction pratique de la finalité* et *Le jugement réfléchissant dans la philosophie critique de Kant* promettaient beaucoup.

Signalons aussi une récente thèse de doctorat de M. J. Sivadjan, intitulée *Le Temps* (2) ; elle n'a rien de très original, mais elle est utile à consulter pour s'orienter sur les diverses conceptions du temps dans l'histoire de la philosophie des origines à nos jours (chap. 1 à ix) ; les chapitres suivants sont consacrés à la mesure du temps dans la physique moderne ; le chapitre xviii est consacré au temps physiologique, et le dernier au temps dans les rêves.

Mais l'ouvrage de beaucoup le plus riche et le plus profond est la thèse de doctorat de M. René Poirier (3) ; l'auteur étudie, en termes d'une analyse parfois trop subtile, l'espace et le temps sensibles, invoquant pour le temps la métaphore très suggestive d'un « relief temporel » ; la deuxième section est consacrée à l'espace et nous retrouvons dans la troisième la théorie relativiste du temps, analysée par une plume fort compétente. M. Poirier a le grand mérite d'avoir étudié de très près, des années durant, tout l'aspect physique et mathématique de la relativité, avant d'en tirer des conclusions philosophiques. Nous ne cacherons pas que ce livre, d'une lecture difficile, n'est pas à la portée des débutants ; philosophiquement, il représente une réaction contre l'idéalisme et l'immanentisme de M. Brunschvicg. Cette thèse a fait sensation à la Sorbonne.

Mentionnons enfin la *Dialectique de la Durée* (4) de M. Gaston Bachelard, professeur à Dijon, préparée par un livre aujourd'hui introuvable *L'intuition de l'instant* (5). H. Bachelard prend le contre-pied de la durée bergsonienne ; inspiré par la physique quantique, il oppose à la durée pleine, qui n'est qu'approchée, l'instant qui passe et constitue l'unité temporelle. Ces instants s'organisent en ordres qui se superposent les uns aux autres ; le temps en général est un complexe de temps particuliers. « Le temps a plusieurs dimensions ; le temps a une épaisseur. Il n'apparaît continu que sous une certaine épaisseur, grâce à la superposition de plusieurs temps indépendants » (p. 107). En plaçant la discontinuité au centre du temps, M. Bachelard rompt avec des théories qui semblaient aller de soi, mais attribue au temps de la pensée une suprématie sur les temps instinctifs ou vitaux. Le temps est à ses yeux une œuvre de l'esprit, mais jusqu'à quel point le temps ne se dissout-il pas en immobilités microscopiques, lorsqu'on fait abstraction du halo temporel lui-même ? C'est ce que l'auteur ne nous dit pas.

* * *

(1) *Nouvelle encyclopédie philosophique*. Paris, Alcan, 1934. — (2) Paris, Hermann, 1938. — (3) *Essai sur quelques caractères des notions d'espace et de temps*. Paris, Vrin, 1931. — (4) Paris, Boivin, 1936. — (5) Paris, Stock, 1932.

C'est à toute la philosophie contemporaine presque, de langue française, qu'il faudrait s'attaquer pour montrer à quel point la méditation sur le temps a modifié les perspectives mêmes de la réflexion métaphysique. L'œuvre d'un Meyerson comme celle de M. Lalande, par l'importance fondamentale qu'elles attachent à la théorie de l'identification et de l'involution, sont tributaires de ce courant. Rappelons ici la pénétrante étude de E. Meyerson, intitulée *La Déduction relativiste* ⁽¹⁾, qui rencontra la faveur de M. Einstein lui-même, et l'ouvrage de Bergson sur *Durée et Simultanéité*, profond malgré certaines erreurs d'interprétation signalées par M. Metz ⁽²⁾. Mais il y a plus encore, il y a cette tendance à « intemporaliser » la raison qui conduisait Meyerson à son fameux « paradoxe épistémologique » ⁽³⁾, véritable scandale pour beaucoup.

Rappelons également que, prenant le contre-pied des philosophies de l'identité, M. Brunschvicg ⁽⁴⁾ a élevé sa conception de la relativité et de la raison qui s'organise dans le temps presque au niveau d'une conviction religieuse. Alors que pour les uns la raison, suivant la tradition platonicienne, est au delà du temps et confine à l'éternité, pour les autres elle est construite au cours du temps, en vertu d'une sorte de « création continue » et ne peut s'en libérer.

Nous tenions à donner, pour conclure, ces indications rapides, afin de faire sentir au lecteur combien le problème du temps et du devenir domine à nouveau toute la philosophie de langue française, à la façon d'un mystère qu'il faut à nouveau interroger assidûment.

« Disons donc que Dieu », concluait M. Poirier, « nous prête l'ombre et le discours du temps. Et nous retrouvons en ces mots le paradoxe même de toute la connaissance intellectuelle. Nous voudrions découvrir les choses par une connaissance adéquate et intuitive, mais nous sommes contraints de les inventer par une connaissance symbolique. Et cette invention même ne nous est pas compréhensible, et nous ne connaissons pas plus notre sagesse par notre discours que le monde par notre sensation. » ⁽⁵⁾

N'est-ce point que le temps lui-même domine notre discours et que celui-ci en est tributaire ? Toute connaissance est intuitive dans son principe d'intelligibilité pure, mais discursive dans sa construction et son expression. Le temps, plus qu'aucune autre chose, provoque dans l'esprit de celui qui s'y adonne une méditation qui exige durée ; or il est clair que durée vécue et temps parlé ne sauraient coïncider ni se recouvrir. C'est le mystère ontologique lui-même surgissant au cœur de la pensée, qu'il faut bien accepter tel qu'il se donne sans « rechigner », puisqu'il émerge au cœur de son effort, en un lieu spirituel où la pensée ne saurait le répudier sans se trahir elle-même.

Jean DE LA HARPE.

⁽¹⁾ Paris, Payot, 1925. — ⁽²⁾ *Les nouvelles théories scientifiques*, p. 65 à 75. —

⁽³⁾ *De l'Explication dans les sciences*. Paris, Payot, 1921, t. II, ch. XVII. —

⁽⁴⁾ *L'Expérience humaine et la causalité physique*. Paris, Alcan, 1922, Livre XVIII. — ⁽⁵⁾ *Ouvr. cité*, p. 68 et 69.